

Trublions

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 3

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214452>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

"PUBLICITAS"

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 18 janvier 1919. — A propos du 24 janvier (L. Mogeon). — On santénéro. — Trublions (J. M.). — L'éternel conflit et l'éternel vaincu. — Pour nos magistrats. — Feuilletton : Du Jorat à la Cannebière. suite (O. Badel). — Boutades.

A PROPOS DU 24 JANVIER

Un agent bernois avant la Révolution.

Voici venir le 24 janvier, date chère aux Vaudois. L'histoire de notre Révolution est trop peu connue. Pour s'intéresser au présent il ne faut point négliger le passé, si instructif à tant d'égards et qui, souvent, sert de correctif à nos emballements, quand nous nous permettons de vaticiner. Mais le Vaudois est né sous une bonne étoile; il est foncièrement optimiste, et quand une révolution se prépare et qu'elle se fait, il se tire merveilleusement d'affaire sans coup férir. En 1798, il y a eu des coups donnés et reçus, mais à part le dragon Chenevard qui fut blessé dans l'affaire de Thierrens, tout se passa sans verser du sang. C'est de l'autre côté de la Sarine qu'il y eut de la casse.

En feuilletant un cahier de manuscrits aux archives cantonales bernoises, nous sommes tombé sur une lettre où l'un des fils du général Amédée de la Harpe, celui qui, probablement, serait entré dans le Pays de Vaud avec les Français libérateurs, s'il n'avait été tué à Codogno, joue un rôle. Un nommé Roquelaure fait part à Berne de ce qu'il a vu et entendu à Lausanne, à l'auberge du Faucon, le 18 novembre 1797. Comment s'y était-il glissé? Sans doute, par l'un de ces mille moyens subtils que les mouchards ont toujours à leur disposition. Et qui était ce Roquelaure? Il nous a été impossible de l'identifier. Peut-être quelque chercheur sera-t-il plus heureux. Tout ce que nous prenons la permission de conjecturer, c'est que ce devait être l'un de ces fils de famille dévoyés, comme il s'en trouve assez souvent, qui émigra de France en Suisse, à la Terreur. Un moment nous avons été sur le point de croire que c'était l'archevêque de Malines, un Roquelaure, mort en 1818 et qui refusa de prêter le serment lors de la Révolution, mais comme après être sorti de prison, on dit qu'il regagna son diocèse, il faut éliminer cette hypothèse. Serait-ce un descendant du baron maréchal de France, dont on a cette parole merveilleuse dite à Henri IV de Navarre, qui répugnait à se convertir au catholicisme: « Malheureux, mets dans une balance la couronne d'un côté et les psaumes de Marot de l'autre »; cela pourrait faire croire qu'il enseigna aussi au converti cet adage: « Paris vaut bien une messe ».

La lettre, d'un style écolier, est peut-être signée d'un faux nom pris par cet émigré si soucieux de ne pas se compromettre aux yeux de Berne et du gouvernement anglais sans doute.

Quant au fils de la Harpe, dont il est question dans ce manuscrit, rappelons que le général en eut trois qui servirent dans l'armée:

Frédéric rejoignit son père et se distingua à la bataille de Dego, et mourut capitaine, pauvre, à Moulins, en 1804.

Philippe-Louis-Emmanuel fut secrétaire de Boinod, landammann du canton de Vaud et député à la Diète fédérale, mort en 1841 en séance du Grand Conseil vaudois.

Louis-Henri-Sigismond faisait partie de l'Etat-major de Brune quand celui-ci envahit la Suisse. Peut-être était-il déjà à Lausanne en novembre. C'est lui qui fut conseiller d'Etat vaudois et député à la Diète. Mort en 1858.

Laissons ces problèmes et citons le document qui explique le titre de cet article.

L. MOGEON.

« Je déclare qu'étant à souper à l'auberge du faucon, vers la fin du souper, un homme (que l'on m'a dit le lendemain être de neufchâtel et avoir servi dans l'armée des alpes) dit que les venitiens auroient été fort heureux d'être réunis à la république cisalpine, mais qu'au surplus ils étoient fort heureux de ne plus gémir sous l'oppression de l'inquisition d'état venitien et que jadis on étoit dans l'esclavage dans ce pays là, je n'avois pas dit un mot jusques au moment où il prononça cette phrase, alors je pris la parole, et je lui dis ce que vous me dites métonne, car je ne connais pas de pays dans le monde où l'on fut plus libre qu'à Venise, alors il me dit, j'ay vu des venitiens qui n'en disoient pas autant et entre autres un homme que l'on en a chassé, quoique un fort honnête homme, *sûrement lui dis-je*, il avoit fait ou écrit quelque chose contre le gouvernement, *cela est vray, me répondit-il* en ce cas lui dis-je on a très bien fait, et tout homme qui cherche à troubler les gouvernements établis et reconnus, et à les renverser, mérite au moins d'être chassé, de là, la conversation s'étendit sur le mot républicain et jacobin, ce même homme me dit regardés donc républicain et jacobin comme les mêmes hommes, je lui dis non monsieur on peut être républicain, et être fort honnête homme, au lieu qu'un jacobin et un coquin et (*sic*) pour moi la même chose, mais d'après ma manière de parler vous me prendrez pour un jacobin, cela peut être lui dis-je si vous continués, et je vous ay dit que jacobins et coquins étoit pour moy sinonimes, la nous finimes notre conversation je me levay de table et allay causer dans un coin de la salle avec deux personnes qui se trouvoient dans la dite salle.

« levés (*sic*) de table cet homme de neufchâtel se reunit avec plusieurs autres jeunes gens entre autres avec des italiens qui avoient servi dans l'armée d'Italie et qui portoient des espèces d'habits noirs uniformes avec des nombreux petits boutons blancs de métal on se mit à boire on fit apporter plusieurs bouteilles de vin, enfin arriva un jeune homme (que l'on m'a dit être le fils du général la Harpe natif du pays de Vaud) qui dit qu'il étoit en correspondance avec le général français Berthier et avoir reçu plusieurs lettres de lui, les bouteilles de vin furent renouvelées on but à la santé du général Bonaparte, et ensuite à la liberté et à la destruction de la tyrannie des gouvernements, alors je dis aux personnes avec qui je causois dans le coin de la salle, allons nous en, ces messieurs vont faire une orgie, il ne faut point que nous en soyons les témoins, nous nous en allames, je me retiray dans ma chambre d'où je les entendis chanter pendant très longtemps des chansons (du moins des airs car je ne pouvois pas distinguer les paroles) qui me parurent être fort indécentes, voila à peu

près ce dont j'ay été le témoin, et ce qui sest passé à l'auberge du faucon le samedi soir 18^{me} novembre 1797. ROQUELAURE.

A Monsieur de Muralt,
membre du conseil souverain de Berne.

18 novembre 1797 — 25 nov.

St. G R A Bd XXVII n° 195.

(Berne.)

J'ay l'honneur d'envoyer à Monsieur de Muralt ce qu'il ma demandé jespere qu'il voudra bien se rappeler de ce que j'ay eu l'honneur de lui dire c'est que je desirois que mon nom ne fut compromis en rien tant pour le gouvernement de Berne ou je desire de séjourner quelque temps pour faire mes affaires que pour le gouvernement dont je depens.

(pas sig.)

ROQUELAURE.

(Mot écrit au crayon de la mém main que celle qui a inscrit les dates ci-haut.)

ON SANTENÉROU

(Patois de la Vallée de Joux).

Y a zaou saint an lou tsauté pasà, aou maï d'où m'a-t-on de, ke lou dérin laou fu kyua aou Tsené.

On modzon èrè zaou dèpelyé su laou Tsaloro è daoutraï modzé avaiyon dé l'erpâyé è kousé. Toté lè bëitè s'édzèrdzelyévon tandi ke lè potrè fretin n'òzàvon pe sali dè tsalé.

Fu dècidà dè koonvokà lè z'omou dè bouna volontà po dèbaraché lou paï dè hly aïnpouaïzon dè laou. Lè z'on sé servesaiyon dè laou fuzi à pyéra, lè z'òtrou tenyaïon dè trè aoubin dè fò tot'aïmandjé; kòkyèzon n'avaiyon k'on fotu tsoton. Kan l'arevèron su la Kruaï daou Vouèrou, on dzoùvenou valè dè Pegyé Dèzo, lou Grand Louis, vi deboùlà lou laou à doù pa dè li. La bëite er éfraïya pè lè pouchaïn bràmou ke l'oyesaï dè tui lè hlyan. Lou Grand Louis u la tsané dè la fotrè ba daou proumyé koué, cé ke li valu lou surnom dè Ruaï dè Laou.

On yàdzou dévini vyélou, l'anmàvé rapalà lè souvini daou tè pasà aïn apongyé ouna mi po fèré rekafà son mondou. E'dzouràvé à kouï vulyaï l'oi ke l'avaï ajustà lou laou à n'on certin pouerte po nè pà aïndamadjé la pé.

(F. d'avis de La Vallée).

TRUBLIONS

L'HOMME est né bavard. Avouez qu'il est souvent bien osé de reprocher à la femme son caquet. De mauvais plaisants prétendent que lorsque les femmes siègeront dans nos conseils — et le moment n'en est, sans doute, pas éloigné — les discussions seront considérablement allongées. Peut-être bien ne faut-il pas attendre de nos futures conseillères l'introduction dans nos assemblées législatives ou administratives d'une plus grande sobriété dans les débats; mais, vrai, nous craignons qu' alors beaucoup d'hommes dament encore le pion au beau sexe, sur ce point.

Et la manie d'écrire! Certes, elle ne le cède en rien à celle de parler. Et combien, parmi tous ces gens qui parlent et qui écrivent, ont vrai-

ment quelque chose à dire, quelque chose de nouveau, d'intéressant, d'important; quelque chose, enfin, qui devait être dit ou écrit? Fort peu. Ce qu'on trouble en vain le silence, ce qu'on noircit de papier pour ne rien dire est inimaginable. Et beaucoup de ces paroloteurs et de ces écrivailleurs incorrigibles n'ont même pas l'excuse du gagne-pain. Du reste, que de façons, dans le monde, de gagner son pain en faisant œuvre plus utile et plus méritoire.

Mais allez donc arrêter ce vain flux de paroles et d'encre! Autant vouloir arrêter le soleil. D'autant qu'il n'y a pas seulement les premiers intéressés à vaincre; il y a tous ceux qui les écoutent, qui les lisent et qui, chose inconcevable, croient mordicus à la nécessité de tout ce verbiage pour assurer le progrès social et le bien de l'humanité. Impossible de les dissuader.

Que de fois, par exemple, a-t-on vu dans des assemblées législatives ou autres, officielles ou privées, dans des réunions, dans des banquets, etc., des présidents ou des majors de table, persécuter, pour qu'ils prennent la parole, des gens qui ne demandaient qu'à rester bien tranquilles, dans leur coin, à converser avec leurs voisins, ce qui, neuf fois sur dix, est plus attrayant et plus profitable à l'édification ou à l'instruction commune que les grandes tartines prétendues oratoires. Et notez bien que presque tous ces orateurs, malgré eux, déclarent, et ils sont très sincères, n'avoir rien à dire ou rien à ajouter à ce qui a déjà été dit et redit à satiété. Leur discours, forcé, le prouve bien, du reste.

Ah! quel progrès véritable on aura réalisé le jour où, dans les assemblées et réunions quelconques, on aura eu le courage de restreindre le nombre des harangues et de limiter fortement la durée de celles-ci. On aura peut-être alors la chance de n'entendre que de vrais orateurs, dire des choses vraiment intéressantes, car il n'y a qu'eux seuls qui soient capables de dire beaucoup de choses en peu de mots. Un art fort difficile, allez!

Semblable limitation pourrait être aussi très heureusement appliquée aux productions de la plume. Nous savons des gens, et ce ne sont pas les premiers venus, qui ne lisent un article de journal que s'il est court. Tant pis pour les écrivains qui ouvrent toutes les écluses; ils en sont pour leurs flots de rhétorique.

Et dans la vie publique, que de malentendus regrettables — parfois voulus — que d'agitations stériles et même dangereuses n'entre-tient-on pas, n'avive-t-on pas par d'incessants et vains discours ou écrits, et cela sous prétexte de les dissiper ou de les vaincre, prétend-on ingénument... ou malicieusement. On ne fait en cela que verser de l'huile sur le feu. Gare la casse!

Ah! combien ceci rappelle le quatrain d'Anatole France à l'adresse d'un de ces personnages remuants, encombrants, incorrigibles, dont la stérile agitation fatigue et irrite tout le monde :

Toi qui de vent te repais,
Trublion, ma petite outre,
Si tu veux avoir la paix
Commence par nous la....

Vous devinez la rime? Nous n'osons l'écrire; elle est quelque peu malsonnante.

Et puisque nous en appelons au témoignage précieux d'autrui, terminons par ces quelques réflexions d'Émile Faguet sur le « Silence » :

« ... On n'aura jamais fait assez son éloge (du silence). La sagesse populaire le glorifie quand elle dit : « On se repent souvent d'avoir parlé, jamais de n'avoir rien dit ». La sagesse orientale le préconise et l'intronise quand elle dit : « La parole est d'argent; mais le silence est d'or. »

« Vigny fait du silence la forme suprême du stoïcisme dans la *Mort du loup*, et s'écrie en finissant :

Seul le silence est grand; tout le reste est
[faiblesse.]

« Voltaire dit quelque part, d'un homme qui avait une réplique piquante toute prête, et qui se contenta de la faire deviner par son sourire.

Il se tut; et ce beau silence
Fut encore un de ses bons mots.

« Molière recommande le silence aux imbéciles : « Eh ! morbleu ! Messieurs, taisez-vous. On croira peut-être que vous avez de l'esprit. »

« ... Observez le silence; cultivez-le comme un jardin plein de fleurs divines; les fleurs sont silencieuses; elles ne parlent qu'aux yeux. Ne parlez que contraints par la nécessité, par le devoir de dire une vérité utile. Il n'y a pas de plus beau mot que celui-ci, qui est de M. Étienne Lamy : « Orateurs, sachez vous taire. La parole doit être une victoire de la vérité sur le silence. »
A bon entendeur, salut ! J. M.

Les pieds dans le plat. — Un jeune homme un peu mûr avait fait la connaissance d'une dame et de sa fille; celles-ci, donnant une soirée dansante, l'y avaient invité. Comme il ne trouvait aucune connaissance et commençait à trouver le temps long, il va au buffet prendre un rafraîchissement. Il s'y trouve avec un monsieur très distingué, et lui adresse la parole.

— Dites donc, quel choix de laiderons il y a à ce bal et ce qu'on s'y embête; j'ai bien envie de me tirer des pieds à l'anglaise; venez-vous avec moi ?

— Je pense tout à fait comme vous, mais je suis obligé de rester, étant le maître de céans.

— Oh! pardon, monsieur, enchanté de faire votre connaissance. — P.

La Patrie suisse. — Le numéro du 25 décembre de la *Patrie suisse* donne, avec un récit de Noël de Maximilienne Nossek, illustré d'un paysage hivernal, les portraits du nouveau commandant du 1^{er} corps, le colonel H. Bornand, des nouveaux présidents des Chambres fédérales, MM. Häberlin (Conseil national) et Brügger (Conseil des Etats), du gardien de Tourbillon, à Sion, le retour des troupes à Schaffhouse, de vieux canons genevois, l'assemblée de Vindonissa, etc. Ce dernier numéro de l'année est le couronnement de la belle série des vingt-six numéros de 1918.

L'ÉTERNEL CONFLIT ET

L'ÉTERNEL VAINCU

Vieille chanson (en patois du Pays d'Enhaut), pleine de philosophie et d'humour, entendue et communiquée par un « Damounai » ami du *Conteur*.

Elle : Volun-no allà à la fairé, mon galanté mari ;
Volun-no allà à la fairé, mon bel ami ?

Lui : Vu pas lei allà ; va lei mïmo !

Elle : Ora, no chian à la fairé, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami.

Lui : On lo vai bun, lé vatsé brâmon prau !

Elle : Ora, no j'un ouna vatsé, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami.

Lui : On lo vai prau : lé cheintimé décréchon bun.

Elle : Volun-no allà tsi no, mon galanté mari,
" " " " " " " , mon bel ami ?

Lui : Vu pas lei allà ; va lei mïmo !

Elle : Ora, no chun tsi no, mon galanté mari,
" " " " " " " , mon bel ami.

Lui : On lo vai prau ; lé j'eïnfan phauron* bun !

Elle : Volun-no choupâ, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami ?

Lui : Vu pas choupâ, choupâ té-mïmo !

Elle : Ora, no j'un choupâ, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami.

Lui : On lo vai bun ; la motta décré prau !

Elle : Volun-no allà droumi, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami ?

Lui : Vu pas lei allà ; va lei mïmo !

Elle : Ora, no chun droumi, mon galanté mari ;
" " " " " " " , mon bel ami.

Lui : On lo vai prau : le pudzê pequont bun !

* * *

Notre correspondant ajoute :

N'eïn ché pas pthe' lun ; conto que dé fournai.
Aou bun la tant'Elijé d'a aoubtha* cheïn que dé arruâ !

* pthora = pleurer. La diphtongue « pth », qu'il faudrait peut-être écrire pthl, se prononce à peu près comme le th anglais. Idem pour bth. aoubtha = oublier.

Le compte impossible. — Un particulier des environs de Lausanne avait tant d'enfants qu'il en ignorait le nombre exact.

— Voyons, Samuel, lui dit un jour un de ses voisins, tu les as tous à la maison ; ça n'est pas bien difficile de les compter.

— Pas bien difficile ! Veux-tu savoir que, dimanche dernier, voulant en connaître le compte, je les ai réunis tous à la cuisine. Moi, à la porte, je les numérotais au fur et à mesure qu'ils sortaient. Ça bien été avec les premiers, les grands, qui passaient l'un après l'autre ; mais quand ce fut le tour des petits, ils se précipitèrent en tas, tant et si bien que je ne pus pas m'y débrouiller. Essaie-voir d'en faire seulement une douzaine et demie, et tu verras toi-même !

Encore une à Guenz. — Notre amateur sollicitait un secours d'une bonne dame qui, au lieu de numéraire, lui remet un traité d'édification en lui disant :

« Mon cher ami, lisez cette brochure, elle renferme des trésors. »

— Dites donc, ma chère dame, répond Guenz en se grattant la tête, n'y aurait-il pas moyen d'avoir un à compte sur ces trésors ? — P.

POUR NOS MAGISTRATS

A l'occasion de l'élection de M. Gustave Ador à la présidence de la Confédération, le *Courrier de La Côte* a rappelé le cantique qu'un de ses compatriotes, M. Bénédict Pictet voulait qu'on chantât, en 1796, lors de l'élection des magistrats. Voici ce chant où le respect dû au magistrat s'allie à la rude franchise d'un sincère républicain.

(Sur le chant du psaume 65)

Grand Dieu, dont le pouvoir suprême
Dispose des Etats
Des rois et de leur diadème,

De tous les potentats,

Accorde-nous par ta clémence

Des magistrats pieux,

Qui te consacrent leur puissance

Et nous rendent heureux.

Pénètre-les tous de ta crainte,

O notre divin roi,

Faits qu'ils observent ta loi sainte

Qu'ils ne craignent que toi,

Qu'ils soient zélés pour ton service

Et pleins d'intégrité,

Qu'ils administrent la justice

Avec fidélité.

Inspire-leur ce qu'il faut faire,

O notre rédempteur,

Pour nous bien conduire et te plaire,

Et sois leur protecteur ;

Donne-leur en toute abondance

L'esprit de vérité,

De bon conseil et de prudence,

Et d'intrépidité.

Fais-leur sans cesse bien comprendre

Que, devant toi, Seigneur,

Ils ne sont que poudre et que cendre

Nonobstant leur grandeur.

Préside leurs assemblées,

Conserves-nous la paix,

Et sur leurs personnes sacrées

Répands tous tes bienfaits.

Propos de « boiton ». — Un charcutier demandait à l'un de ses collègues : « Sais-tu pourquoi les porcs italiens ne s'entendent pas crier ?

— Ma foi, non.

— Eh ! bien, c'est tout simplement parce qu'y z'ont le musée trop loin des oreilles.